

## VIII

### LA BÉRÉZINA

A Vilna, on paraissait être resté sans défiance, et quand, de la Bérézina à la Vistule, les garnisons, les dépôts, les bataillons de marche, et les divisions Durutte, Loison et Dombrowski, pouvaient, sans le secours des Autrichiens, former à Minsk une armée de trente mille hommes, un général peu connu et trois mille soldats avaient été les seules forces qui s'y étaient trouvées pour arrêter Tchitchakof. On savait même que cette poignée de jeunes soldats avait été exposée devant une rivière, où l'amiral les avait précipités, tandis que cet obstacle les aurait défendus quelques instans, s'ils eussent été placés derrière.

Car, ainsi qu'il arrive souvent, les fautes d'ensemble avaient entraîné les fautes de détail. Le gouverneur de Minsk avait été choisi négligemment ; c'était, dit-on, un de ces hommes qui se chargent de tout, qui répondent de tout, et qui manquent

à tout. Le 16 novembre, il avait perdu cette capitale et avec elle quatre mille sept cents malades, des munitions de guerre et deux millions de rations de vivres. Il y avait cinq jours que le bruit en était venu à Drombrowna, et l'on allait apprendre un plus grand malheur.

Ce même gouverneur s'était retiré sur Borizof. Là il ne sut ni avertir Oudinot, qui était à deux marches, de venir à son secours ; ni soutenir Dombrowski, qui accourait de Bobruisk et d'Igumen. Dombrowski n'arriva, dans la nuit du 20 au 21, à la tête du pont qu'après l'ennemi ; pourtant il en chassa l'avant-garde de Tchitchakof, il s'y établit, et s'y défendit vaillamment jusqu'au soir du 21 ; mais alors, écrasé par l'artillerie russe, qui le prit en flanc, il fut attaqué par des forces doubles des siennes, et culbuté au delà de la rivière de la ville jusque sur le chemin de Moscou.

Napoléon ne s'attendait pas à ce désastre : il croyait l'avoir prévenu par ses instructions adressées de Moscou à Victor, le 6 octobre : « Elles sup-  
« posaient une vive attaque de Wittgenstein ou  
« de Tchitchakof ; elles recommandaient à Victor  
« de se tenir à portée de Polotsk et de Minsk :  
« d'avoir un officier sage, discret et intelligent près  
« de Schwartzenberg ; d'entretenir une correspon-  
« dance réglée avec Minsk, et d'envoyer d'autres  
« agents sur plusieurs directions. »

Mais, Wittgenstein ayant attaqué avant Tchitchakof, le danger le plus proche et le plus pressant

avait attiré toute l'attention ; les sages instructions du 6 octobre n'avaient point été renouvelées par Napoléon ; elles parurent oubliées par son lieutenant. Enfin, lorsqu'à Dombrowna l'Empereur apprit la perte de Minsk, lui-même ne jugea pas Borizof dans un aussi pressant danger, puisqu'en passant le lendemain à Orcha, il fit brûler tous ses équipages de pont.

D'ailleurs sa correspondance du 20 novembre avec Victor prouve sa confiance : elle supposait qu'Oudinot serait près d'arriver le 25 dans Borizof, tandis que, dès le 21, cette ville devait tomber au pouvoir de Tchitchakof.

Ce fut le lendemain de cette fatale journée, à trois heures de marches de Borizof et sur la grande route, qu'un officier vint annoncer à Napoléon cette nouvelle désastreuse. L'Empereur, frappant la terre de son bâton, lança au ciel un regard furieux avec ces mots : « Il est donc écrit là-haut que nous ne ferons plus que des fautes ! »

Cependant le maréchal Oudinot, déjà en marche pour Minsk, et ne se doutant de rien, s'était arrêté le 21, entre Bobr et Kroupki, lorsqu'au milieu de la nuit le général Brownikowski accourut pour lui annoncer sa défaite, celle de Dombrowski, la prise de Borizof et que les Russes le suivaient de près.

Le 22, le maréchal marcha à leur rencontre et rallia les restes de Dombrowski.

Le 23, il se heurta, à trois lieues en avant de Borizof, contre l'avant-garde russe, qu'il renversa,

à laquelle il prit neuf cents hommes, quinze cents voitures, et qu'il ramena à grands coups de canon, de sabre et de baïonnette, jusque sur la Bérésina ; mais les débris de Lambert, en repassant Borizof et cette rivière en détruisirent le pont.

Napoléon était alors dans Toloczine ; il se faisait décrire la position de Borizof. On lui confirme que, sur ce point, la Bérésina n'est pas seulement une rivière, mais un lac de glaçons mouvants ; que son pont a trois cents toises de longueur ; que sa destruction est irréparable, et le passage désormais impossible.

Un général du génie arrivait en ce moment ; il revenait du corps du duc de Bellune. Napoléon l'interpelle : le général déclare « qu'il ne voit plus de salut qu'au travers de l'armée de Wittgenstein. » L'Empereur répond « qu'il lui faut une direction dans laquelle il tourne le dos à tout le monde, à Kutusof, à Wittgenstein, à Tchitchakof ; » et il montre du doigt sur sa carte le cours de la Bérésina au-dessous de Borizof : c'est là qu'il veut traverser cette rivière. Mais le général lui objecte la présence de Tchitchakof sur la rive droite ; et l'Empereur désigne un autre point de passage au-dessous du premier, puis un troisième plus près encore du Dnieper. Alors, sentant qu'il s'approche du pays des Cosaques, il s'arrête et s'écrie : « Ah, oui ! Pultawa !... C'est comme Charles XII ! »

En effet, tout ce que Napoléon pouvait prévoir

de malheurs était arrivé : aussi la triste conformité de sa situation avec celle du conquérant suédois le jeta-t-elle dans une si grande contention d'esprit, que sa santé en fut ébranlée plus encore qu'à Malo-Iaroslavetz. Dans les paroles qu'alors il laissa entendre, on remarqua ces mots : « Voilà donc ce qui » arrive quand on entasse fautes sur fautes ! »

Néanmoins ces premiers mouvements furent les seuls qui lui échappèrent, et le valet de chambre qui le secourut fut le seul qui s'aperçut de son agitation. Duroc, Daru, Berthier, ont dit qu'ils l'ignorèrent, qu'ils le virent inébranlable ; ce qui était vrai, humainement parlant, puisqu'il restait assez maître de lui pour contenir son anxiété, et que la force de l'homme ne consiste le plus souvent qu'à cacher sa faiblesse.

Au reste, un entretien digne de remarque, qu'on entendit cette même nuit, montrera tout ce qu'avait de critique sa position, et comment il la supportait. La nuit s'avancait ; Napoléon était couché ; Duroc et Daru, encore dans sa chambre, se livraient, à voix basse, aux plus sinistres conjectures, croyant leur chef endormi ; mais lui les écoutait, et, le mot de *prisonnier d'Etat* venant à frapper son oreille : « Comment ! s'écria-t-il, vous croyez qu'ils l'ose-  
« raient ? »

Daru, d'abord surpris, répondit bientôt « que si  
« l'on était forcé de se rendre, il faudrait s'attendre  
« à tout ; qu'il ne se fiait pas à la générosité d'un  
« ennemi ; qu'on savait assez que la grande poli-

« tique se croyait elle-même la morale, et ne sui-  
« vait aucune loi. — Mais la France ! reprit l'Em-  
« pereur ; et que dirait la France ? — Oh, pour la  
« France, continua Daru, on peut faire sur elle  
« mille conjectures plus ou moins fâcheuses, mais  
« nul de nous ne peut savoir ce qui s'y passerait ! »  
Et alors il ajoute « que pour les premiers officiers  
« de l'Empereur, comme pour l'Empereur lui-même,  
« le plus heureux serait, que par les airs ou autre-  
« ment, puisque la terre était fermée, il pût ga-  
« gner la France, d'où il les sauverait plus sûre-  
« ment qu'en restant au milieu d'eux ! — Ainsi  
« donc je vous embarrasse ? reprit l'Empereur en  
« souriant. — Oui, Sire. — Et vous ne voulez pas  
« être prisonnier d'Etat ? » — Daru répondit sur  
le même ton, « qu'il lui suffirait d'être prisonnier  
« de guerre. » Sur quoi l'Empereur resta quelque  
temps dans un profond silence ; puis, d'un air plus  
sérieux : « Tous les rapports de mes ministres  
« sont-ils brûlés ? — Sire, jusques ici vous ne l'avez  
« pas voulu permettre. — Eh bien, allez les dé-  
« truire ; car, il faut en convenir, nous sommes  
« dans une triste position ! » Ce fut là le seul aveu  
qu'elle lui arracha, et sur cette pensée il s'endormit,  
sachant, quand il le fallait, tout remettre au len-  
demain.

On vit dans ses ordres la même fermeté. Oudinot  
vient de lui annoncer sa résolution de culbuter  
Lambert ; il l'approuve, et il le presse de se rendre  
maître d'un passage, soit au-dessus soit au-dessous

de Borizof. Il veut que le 24, le choix de ce passage soit fait, les préparatifs commencés, et qu'il en soit averti pour y conformer sa marche. Loin de penser à s'échapper du milieu de ces armées ennemies, il ne songe plus qu'à vaincre Tchitchakof, et à reprendre Misnk.

Il est vrai que huit heures après, dans une seconde lettre au duc de Reggio, il se résigne à franchir la Bérézina vers Veselowo, et à se retirer directement sur Vilna par Viléika en évitant l'amiral russe.

Mais, le 24, il apprend qu'il ne pourra tenter ce passage que vers Studzianska ; qu'en cet endroit le fleuve a cinquante-quatre toises de largeur, six pieds de profondeur ; qu'on abordera sur l'autre rive, dans un marais, sous le feu d'une position dominante fortement occupée par l'ennemi.

L'espoir de passer entre les armées russes était donc perdu : poussé par celles de Kutusof et de Wittgenstein contre la Bérézina, il fallait traverser cette rivière, en dépit de l'armée de Tchitchakof qui la bordait.

Dès le 23, Napoléon s'y prépara comme pour une action désespérée. Et d'abord il se fit apporter les aigles de tous les corps et les brûla. Il rallia, en deux bataillons, dix-huit cents cavaliers démontés de sa garde, dont onze cent cinquante-quatre seulement étaient armés de fusils et de carabines.

La cavalerie de l'armée de Moscou était tellement détruite, qu'il ne restait plus à Latour-Mau-

bourg que cent cinquante hommes à cheval. L'Empereur rassembla autour de lui tous les officiers de cette arme encore montés : il appela cette troupe, d'environ cinq cents maîtres, *son escadron sacré* ; Grouchy et Sebastiani en eurent le commandement ; des généraux de division y servirent comme capitaines.

Napoléon ordonne encore que toutes les voitures inutiles soient brûlées ; qu'aucun officier n'en conserve plus d'une ; qu'on brûle la moitié des fourgons et des voitures de tous les corps, et qu'on en donne les chevaux à l'artillerie de la garde. Les officiers de cette arme ont l'ordre de s'emparer de toutes les bêtes de trait qu'ils trouveront à leur portée, même des chevaux de l'Empereur, plutôt que d'abandonner un canon ou un caisson.

En même temps il s'enfonçait précipitamment dans cette obscure et immense forêt de Minsk, où quelques bourgs et de misérables habitations sont fait à peine quelques éclaircies. Le bruit du canon de Wittgenstein la remplissait de ses éclats. Ce Russe accourait sur le flanc droit de notre colonne mourante, descendant du nord, et nous rapportant l'hiver qui nous avait quittés avec Kutusof ; ce bruit menaçant hâtait nos pas. Quarante à cinquante mille hommes, femmes et enfants, s'écoulaient au travers de ces bois, aussi précipitamment que le permettaient leur faiblesse et le verglas qui se reformait.

Ces marches forcées, commencées avant le jour,

et qui ne finissaient pas avec lui, dispersèrent tout ce qui était resté ensemble. On se perdit dans les ténèbres de ces grandes forêts et de ces longues nuits. Le soir on s'arrêtait ; le matin on se remettait route dans l'obscurité, au hasard et sans entendre le signal ; les restes des corps achevèrent alors de se dissoudre ; tout se mêla et se confondit !

Dans ce dernier degré de faiblesse et de confusion, et comme on approchait de Borizof, on entendit devant soi de grands cris. C'était l'armée de Victor, que Wittgenstein avait poussée mollement jusque sur le côté droit de notre route. Elle y attendait le passage de Napoléon. Tout entière encore, et toute vive, elle revoyait son Empereur, qu'elle recevait avec ces acclamations d'usage depuis longtemps oubliées.

Elle ignorait nos désastres : on les avait cachés soigneusement, même à ses chefs. Aussi, quand, au lieu de cette grande colonne conquérante de Moscou, elle n'aperçut derrière Napoléon qu'une trainée de spectres couverts de lambeaux, de pelisses de femme, de morceaux de tapis, ou de sales manteaux roussis et troués par les feux, et dont les pieds étaient enveloppés de haillons de toute espèce, elle demeura consternée ! Elle regardait avec effroi défilér ces malheureux soldats décharnés, le visage terreux et hérissé d'une barbe hideuse, sans armes, sans honte, marchant confusément, la tête basse, les yeux fixés vers la terre, et en silence, comme un troupeau de captifs !

Ce qui l'étonnait le plus, c'était la vue de cette quantité de colonels et de généraux épars, isolés, qui ne s'occupaient plus que d'eux-mêmes, ne songeant qu'à sauver ou leurs débris ou leur personne ; ils marchaient pêle-mêle avec les soldats, qui ne les apercevaient pas, auxquels ils n'avaient plus rien à commander, de qui ils ne pouvaient plus rien attendre, tous les liens étant rompus, tous les rangs effacés par la misère.

Les soldats de Victor et d'Oudinot n'en pouvaient croire leurs regards. Leurs officiers, émus de pitié, les larmes aux yeux, retenaient ceux de leurs compagnons que dans cette foule ils reconnaissaient. Ils les secouraient de leurs vivres et de leurs vêtements ; puis ils leur demandaient où étaient donc leurs corps d'armée ! Et quand ceux-ci les leur montraient, n'apercevant, au lieu de tant de milliers d'hommes, qu'un faible peloton d'officiers et de sous-officiers autour d'un chef, ils les cherchaient encore !

L'aspect d'un si grand désastre ébranla, dès le premier jour, les deuxième et neuvième corps. Le désordre, de tous les maux le plus contagieux, les gagna ; car il semble que l'ordre soit un effort contre la nature.

Et cependant les désarmés, les mourants mêmes, quoiqu'ils n'ignorassent plus qu'il fallait se faire jour au travers d'une rivière et d'un nouvel ennemi, ne doutèrent pas de la victoire.

Ce n'était plus que l'ombre d'une armée, mais

c'était l'ombre de la Grande Armée! Elle ne se sentait vaincue que par la nature. La vue de son Empereur la rassurait. Depuis longtemps elle était accoutumée à ne plus compter sur lui pour vivre, mais pour vaincre. C'était la première campagne malheureuse, et il y en avait eu tant d'heureuses! Il ne fallait que pouvoir le suivre; lui seul, qui avait pu élever si haut ses soldats et les précipiter ainsi, pourrait seul les sauver! Il était donc encore au milieu de son armée comme l'espérance au milieu du cœur de l'homme!

Aussi, parmi tant d'êtres qui pouvaient lui reprocher leur malheur, marchait-il sans crainte, parlant aux uns et aux autres sans affectation, sûr d'être respecté tant qu'on respecterait la gloire, sachant bien qu'il nous appartenait autant que nous lui appartenions, sa renommée étant comme une propriété nationale. On aurait plutôt tourné ses armes contre soi-même, ce qui arriva à plusieurs, et c'était un moindre suicide!

Quelques-uns venaient tomber et mourir à ses pieds, et, quoique dans un délire effrayant, leur douleur priait et ne reprochait pas. Et en effet, ne partageait-il pas le danger commun? Qui d'eux tous risquait autant que lui? Qui perdait plus à ce désastre?

On approchait ainsi du moment le plus critique: Victor, en arrière, avec quinze mille hommes; Oudinot, en avant, avec cinq mille, et déjà sur la Bérézina; l'Empereur, entre deux, avec sept mille hom-

mes, quarante mille traîneurs et une masse énorme de bagages et d'artillerie, dont la plus grande partie appartenait aux deuxième et neuvième corps.

Le 15, comme il allait atteindre la Bérézina, on aperçut de l'hésitation dans sa marche. Il s'arrêtait à chaque instant sur la grande route, attendant la nuit pour cacher son arrivée à l'ennemi, et donner le temps au duc de Reggio d'évacuer Borizof.

En entrant le 23 dans cette ville, ce maréchal avait vu un pont, de trois cents toises de longueur, détruit sur trois points, et que la présence de l'ennemi rendait impossible à rétablir. Il avait appris qu'à sa gauche, et après avoir descendu le fleuve pendant deux milles, on trouverait, près d'Oukoholda, un gué profond et peu sûr ; qu'à un mille au-dessus de Borizof, Stadhof marquait un autre gué, mais peu abordable. Il savait enfin, depuis deux jours, que Studzianka, à deux lieues au-dessus de Stadhof, était un troisième point de passage.

Il en devait la connaissance à la brigade Corbineau. C'était elle que de Wrede avait enlevée au deuxième corps, vers Smoliani. Ce général bavarois l'avait gardée jusqu'à Doksitzzi, d'où il l'avait renvoyée au deuxième corps par Borizof. Mais Corbineau trouva l'armée russe de Tchitchakof maîtresse de cette ville. Forcé de rétrograder en remontant la Bérézina, de se cacher dans les forêts qui la bordent, et ne sachant sur quel point passer ce fleuve, il avait aperçu un paysan lithuanien,

dont le cheval, encore mouillé, paraissait en sortir. Il s'était saisi de cet homme, s'en était fait un guide, derrière lequel il avait traversé la rivière à un gué en face de Studzianka. Ce général avait ensuite rejoint Oudinot, en lui indiquant cette voie de salut.

L'intention de Napoléon étant de se retirer directement sur Vilna, le maréchal comprit facilement que ce passage était le plus direct et le moins dangereux. Il était d'ailleurs reconnu, et quand bien même l'infanterie et l'artillerie, trop pressées par Wittgenstein et Kutusof, n'auraient pas le temps de franchir le fleuve sur des ponts, du moins serait-on sûr, puisqu'il y avait un gué éprouvé, que l'Empereur et la cavalerie le passeraient ; qu'alors tout ne serait pas perdu, et la paix et la guerre, comme si Napoléon lui-même restait au pouvoir de l'ennemi.

Aussi le maréchal n'avait-il pas hésité. Dès la nuit du 23 au 24, le général d'artillerie, une compagnie de pontonniers, un régiment d'infanterie et la brigade Corbineau avaient occupé Studzianka.

En même temps les deux autres passages avaient été reconnus ; tous avaient été trouvés fortement observés. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer l'ennemi. La force n'y pouvait rien, on essaya la ruse. C'est pourquoi, dès le 24, trois cents hommes et quelques centaines de traîneurs furent envoyés vers Uukoholda, avec l'instruction d'y ramasser, à grand bruit, tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont ; on fit encore défiler pom-

peusement de ce côté, et en vue de l'ennemi, toute la division des cuirassiers.

On fit plus : le général chef d'état-major Lorencé se fit amener plusieurs juifs ; il les interrogea avec affectation sur ce gué et sur les chemins qui de là conduisaient à Minsk. Puis, montrant une grande satisfaction de leurs réponses, et feignant d'être convaincu qu'il n'y avait point de meilleur passage, il retint comme guides quelques-uns de ces traîtres, et fit conduire les autres au delà de nos avant-postes. Mais pour être plus sûr que ceux-ci lui manqueraient de foi, il leur fit jurer qu'ils reviendraient au-devant de nous, dans la direction de Bérézino inférieur, pour nous informer des mouvements de l'ennemi.

Pendant qu'on s'efforçait ainsi d'attirer à gauche toute l'attention de Tchitchakof, on préparait secrètement à Studzianka des moyens de passage. Ce ne fut que le 25, à cinq heures du soir, qu'Eblé y arriva, suivi seulement de deux voitures de charbon, de six caissons d'outils et de clous, et de quelques compagnies de pontonniers. A Smolensk il avait fait prendre à chaque ouvrier un outil et quelques clameaux.

Mais les chevalets qu'on construisait depuis la veille, avec les poutres des cabanes polonaises, se trouvèrent trop faibles : il fallut tout recommencer. Il était désormais impossible d'achever le pont pendant la nuit : on ne pouvait l'établir que le lendemain 26, pendant le jour, et sous le feu de l'ennemi ; mais il n'y avait plus à hésiter.

Dès les premières ombres de cette nuit décisive, Oudinot cède à Napoléon l'occupation de Borizof, et va prendre position avec le reste de son corps à Studzianka. On marcha dans une profonde obscurité, sans bruit, et se recommandant mutuellement le plus profond silence.

A huit heures du soir, Oudinot et Dombrowski s'établirent sur les hauteurs dominantes du passage, en même temps qu'Eblé en descendait. Ce général se plaça sur les bords du fleuve, avec ses pontonniers et un caisson rempli de fers de roues abandonnées, dont, à tout hasard, il avait fait forger des crampons. Il avait tout sacrifié pour conserver cette faible ressource ; elle sauva l'armée.

A la fin de cette nuit du 25 au 26, il fit enfoncer un premier chevalet dans le lit fangeux de la rivière. Mais, pour comble de malheur, la crue des eaux avait fait disparaître le gué. Il fallut des efforts inouïs, et que nos malheureux pontonniers, plongés dans les flots jusqu'à bouche, combattissent les glaces que charriait le fleuve. Plusieurs périrent de froid, ou submergés par ces glaçons que poussait un vent violent.

Ils eurent tout à vaincre, excepté l'ennemi. La rigueur de l'atmosphère était au juste degré qu'il fallait pour rendre le passage du fleuve plus difficile, sans suspendre son cours, et sans consolider assez le terrain mouvant sur lequel nous allions aborder. Dans cette circonstance, l'hiver se montra plus notre ennemi que les Russes eux-mêmes.

Ceux-ci manquèrent à leur saison qui ne leur manquait pas.

Les Français travaillèrent toute la nuit à la lueur des feux ennemis qui étincelaient sur la hauteur de la rive opposée, à la portée du canon et des fusils de la division Tchaplitz. Celui-ci ne pouvant plus douter de notre dessein en envoya prévenir son général en chef.

La présence d'une division ennemie ôtait l'espoir d'avoir trompé l'amiral russe. On s'attendait à chaque moment à entendre éclater toute son artillerie sur nos travailleurs ; et quand même le jour seul découvrirait nos efforts, le travail ne devait pas être alors assez avancé, et la rive opposée, basse et marécageuse, était trop soumise aux positions de Tchaplitz, pour qu'un passage de vive force fût possible.

Aussi Napoléon, en sortant de Borizof, à dix heures du soir, crut-il partir pour un choc désespéré. Il s'établit avec les six mille quatre cents gardes qui lui restaient, à Staroï-Borizof, dans un château appartenant au prince Radziwil, situé sur la droite du chemin de Borizof à Studziaka, et à une égale distance de ces deux points.

Il passa le reste de cette nuit décisive debout, sortant à tout moment, ou pour écouter, ou pour se rendre au passage où son sort s'accomplissait ; car la foule de ses inquiétudes remplissait tellement ses heures, qu'à chacune d'elles il croyait la nuit achevée. Plusieurs fois ceux qui l'entouraient l'avertirent de son erreur.

L'obscurité était à peine dissipée lorsqu'il se réunit à Oudinot. La présence du danger le calma, comme il arrivait toujours. Mais à la vue des feux russes et de leur position, ses généraux les plus déterminés, tels que Rapp, Mortier et Ney, s'écrièrent « que si l'Empereur sortait de ce péril, il faudrait décidément croire à son étoile ! » Murat lui-même pensa qu'il était temps de ne plus songer qu'à sauver Napoléon. Des Polonais le lui proposèrent.

L'Empereur attendait le jour dans l'une des maisons qui bordaient la rivière; sur un escarpement que couronnait l'artillerie d'Oudinot. Murat y pénètre ; il déclare à son beau-frère « qu'il regarde « le passage comme impraticable; il le presse de « sauver sa personne pendant qu'il en est encore « temps. Il lui annonce qu'il peut, sans danger, « traverser la Bérézina à quelques lieues au-dessus « de Studzianka ; que dans cinq jours il sera dans « Vilna ; que des Polonais, braves et dévoués, qui « connaissent tous les chemins, s'offrent pour le « conduire, et qu'ils répondent de son salut ! »

Mais Napoléon repoussa cette proposition comme une voie honteuse, comme une lâche fuite, s'indignant qu'on eût osé croire qu'il quitterait son armée tant qu'elle serait en péril. Toutefois il n'en voulut point à Murat, peut-être parce que ce prince lui avait donné lieu de montrer sa fermeté, ou plutôt parce qu'il ne vit dans son offre qu'une marque de dévouement, et que la première qualité aux yeux

des souverains est l'attachement à leur personne.

En ce moment le jour faisait pâlir et disparaître les feux moscovites. Nos troupes prenaient les armes, les artilleurs se plaçaient à leurs pièces, les généraux observaient, tous enfin tenaient leurs regards fixés sur la rive opposée, dans ce silence des grandes attentes et précurseur des grands dangers !

Depuis la veille, chacun des coups de nos pontonniers, retentissant sur ces hauteurs boisées, avait dû attirer toute l'attention de l'ennemi. Les premières lueurs du 26 allaient donc nous montrer ses bataillons et son artillerie rangés devant le frêle échafaudage qu'Eblé devait encore mettre huit heures à construire. Sans doute ils n'avaient attendu le jour que pour mieux diriger leurs coups. Il parut : nous vîmes des feux abandonnés, une rive déserte, et, sur les hauteurs, trente pièces d'artillerie en retraite ! Un seul de leurs boulets eût suffi pour anéantir l'unique planche de salut qu'on allait jeter pour rejoindre les deux rives ; mais cette artillerie se reployait à mesure que la nôtre se mettait en batterie.

Plus loin on apercevait la queue d'une longue colonne qui s'écoulait vers Borizof sans regarder derrière elle. Cependant un régiment d'infanterie et douze canons restaient en présence, mais sans prendre position, et l'on voyait une horde de cosaques errer sur la lisière des bois : c'était l'arrière-garde de la division Tchaplitz, qui forte de six mille hommes, s'éloignait ainsi comme pour nous livrer passage.

Les Français n'en osaient pas croire leurs regards. Enfin, saisis de joie, ils battent des mains, ils en poussent des cris ! Rapp et Oudinot entrent précipitamment chez l'Empereur. « Sire, lui dirent-ils, « l'ennemi vient de lever son camp et de quitter sa « position ! — Cela n'est pas possible ! » répond l'Empereur ; mais Ney et Murat accourent et confirment ce rapport. Alors Napoléon s'élançe hors de son quartier général ; il regarde, il voit encore les dernières files de la colonne de Tchaplitz s'éloigner et disparaître dans les bois ; et, transporté, il s'écrie : « J'ai trompé l'amiral ! »

Dans ce premier mouvement, deux pièces ennemies reparurent et firent feu. L'ordre de les éloigner à coups de canon fut donné. Une première salve suffit ; c'était une imprudence, qu'on fit cesser promptement de peur qu'elle ne rappelât Tchaplitz ; car le pont était à peine commencé ; il était huit heures, on enfonçait encore ses premiers chevalets.

Mais l'Empereur, impatient de prendre possession de l'autre rive, la montre aux plus braves. Jacqueminot, aide de camp du duc de Reggio, et le comte lithuanien Predziczki, se jetèrent les premiers dans le fleuve, et, malgré les glaçons qui coupaient et ensanglantaient le poitrail et les flancs de leurs chevaux, ils parvinrent au bord opposé. Sourd, chef d'escadron, et cinquante chasseurs du 7<sup>e</sup>, portant en croupe des voltigeurs, les suivirent ainsi que deux faibles radeaux qui transportèrent quatre cents hommes en vingt voyages.

L'Empereur voulait un prisonnier qu'il pût questionner; Jacqueminot avait entendu l'expression de ce désir : à peine a-t-il franchi le fleuve, qu'il court sur l'un des soldats de Tchaplitz, l'attaque, le désarme, s'en saisit, et, le plaçant sur l'arçon de sa selle, l'amène au travers des glaces et du fleuve, à Napoléon!

Vers une heure le rivage était nettoyé de cosaques, et le pont pour l'infanterie achevé; la division Legrand le traversait rapidement, avec ses canons, aux cris de « *Vive l'Empereur!* » et devant ce souverain, qui aidait lui-même au passage de l'artillerie, en encourageant ces braves soldats de sa voix et de son exemple!

Il s'écria, en les voyant enfin maîtres du bord opposé! « Voilà donc encore mon étoile! » car il croyait à la fatalité, comme tous les conquérants, ceux des hommes qui, ayant eu le plus à compter avec la Fortune, savent bien tout ce qu'ils lui doivent, et qui d'ailleurs, sans puissance intermédiaire entre eux et le ciel, se sentent plus immédiatement sous sa main.

En ce moment un seigneur lithuanien, déguisé en paysan, arriva de Vilna, avec la nouvelle de la victoire de Schwartzenberg sur Sacken. Napoléon se plut à publier à haute voix ce succès, y ajoutant, « que Schwartzenberg s'était aussitôt retourné sur la trace de Tchitchakof, et qu'il venait à notre secours : » conjecture que la disparition de Tchaplitz rendait vraisemblable.

Cependant ce premier pont qu'on venait d'achever n'avait été fait que pour l'infanterie. On en commença aussitôt un second, à cent toises plus haut, pour l'artillerie et les bagages. Il ne fut achevé qu'à quatre heures du soir. En même temps, le reste du deuxième corps et la division Dombrowski suivaient le général Legrand et le duc de Reggio : c'étaient environ sept mille hommes.

Le premier soin du maréchal fut de s'assurer de la route de Zembin, par un détachement qui en chassa quelques cosaques ; de pousser l'ennemi vers Borizof, et de le contenir le plus loin possible du passage de Studzianka.

Tchaplitz persévéra dans son obéissance pour l'amiral jusqu'à Stakhowa, village voisin de Borizof. Alors il se retourna, et fit tête aux premières troupes d'Oudinot, que commandait Albert. On s'arrêta des deux côtés ; Les Français, se trouvant assez loin, ne voulaient que gagner du temps, et le général russe attendait des ordres.

Tchitchakof s'était trouvé dans une de ces circonstances difficiles où, la préoccupation devant flotter incertaine sur plusieurs points à la fois, il suffit qu'elle se soit d'abord décidée et fixée sur un côté pour qu'aussitôt elle se déplace et verse de l'autre.

Sa marche de Minsk sur Borizof en trois colonnes, non seulement par la grande route, mais par les routes d'Antonopolie, de Logoïsk et de Zembin, montrait que toute son attention s'était d'abord

dirigée sur la partie de la Bérézina supérieure à Borizof. Dès lors, fort sur sa gauche, il ne sentit plus que sa faiblesse sur sa droite, et toutes ses inquiétudes se transportèrent de ce côté.

L'erreur qui l'entraîna dans cette fausse direction eut encore d'autres fondements. Les instructions de Kutusof y appelèrent sa responsabilité. Hœrtel, qui commandait douze mille hommes vers Bobruisk, refusa de sortir de ses cantonnements, de suivre Dombrowski, et de venir défendre cette partie du fleuve ; il alléguait le danger d'une épizootie, prétexte inouï, invraisemblable, mais vrai, et que Tchitchakof lui-même a confirmé.

Cet amiral ajoute qu'un avis donné par Wittgenstein attira encore son inquiétude vers Bérézino inférieur, ainsi que la supposition, assez naturelle, que la présence de ce général sur le flanc droit de la Grande Armée, et au-dessus de Borizof, pousserait Napoléon au-dessous de cette ville.

Le souvenir des passages de Charles XII et de Davout à Bérézino put aussi être un de ses motifs. En suivant cette direction, Napoléon non seulement éviterait Wittgenstein, mais il reprendrait Minsk, et se joindrait à Schwartzenberg. Ceci dut encore être une considération pour Tchitchakof, dont Minsk était la conquête, et Schwartzenberg le premier adversaire. Enfin, et, surtout, les fausses démonstrations d'Oudinot vers Ucholoda, et vraisemblablement le rapport des juifs le déterminèrent.

L'amiral, complètement trompé, s'était donc

résolu, le 25 au soir, à descendre la Bérézina, dans l'instant même où Napoléon s'était décidé à le remonter. On eût dit que l'Empereur français avait dicté au général ennemi sa résolution, l'heure où il devait la prendre, l'instant précis et tous les détails de son exécution. Tous deux étaient partis, en même temps, de Borizof : Napoléon pour Studzianka, Tchitchakof pour Szabaszawiczy, se tournant ainsi le dos comme de concert, et l'amiral rappelant à lui tout ce qu'il avait de troupes au-dessus de Borizof, à l'exception d'un faible corps d'éclaireurs, et sans même faire rompre les chemins.

Toutefois à Szabaszawiczy, il n'était qu'à cinq ou six lieues du passage qui s'opérait. Dès le matin du 26 il devait en être instruit. Le pont de Borizof n'était pas à trois heures de marche du point d'attaque. Il avait laissé quinze mille hommes devant ce pont ; il pouvait donc revenir de sa personne sur ce point, rejoindre Tchaplitz à Stachowa, et ce jour-là même attaquer, ou du moins se préparer, et le lendemain 27, culbuter, avec dix-huit mille hommes, les sept mille soldats d'Oudinot et de Dombrowski, enfin reprendre, devant l'Empereur et devant Studzianka, la position que Tchaplitz avait quittée la veille.

Mais les grandes fautes se réparent rarement avec tant de promptitude, soit qu'on se plaise d'abord à en douter et qu'on ne se résigne à en convenir qu'après une entière certitude ; soit qu'elles troublent, et que dans la défiance où l'on tombe de soi-

même, on hésite et que l'on ait besoin de s'appuyer des autres.

Aussi l'amiral perdit-il le reste du 26 et tout le 27 en consultations, en tâtonnements et en préparatifs. La présence de Napoléon et de sa Grande Armée, dont il lui était difficile de se figurer la faiblesse, l'éblouit. Il vit l'Empereur partout : devant sa droite, à cause des simulacres de passage ; en face de son centre, à Borizof, parce qu'en effet toute notre armée, arrivant successivement dans cette ville, la remplissait de mouvement ; enfin à Studzianka, devant sa gauche, où l'Empereur était réellement.

Le 27, il était si peu revenu de son erreur, qu'il fit reconnaître et attaquer Borizof par des chasseurs, qui passèrent sur les poutres du pont brûlé, et qui furent repoussés par les soldats de la division Partouneaux.

Le même jour, et pendant ces tâtonnements, Napoléon, avec environ six mille gardes et le corps de Ney réduit à six cents hommes, passait la Bérézina vers deux heures de l'après-midi ; il se plaçait en réserve d'Oudinot, et assurait contre les efforts à venir de Tchitchakof le débouché des ponts.

Une foule de bagages et de traîneurs l'avaient précédé. Beaucoup traversèrent encore le fleuve après lui tant que le jour dura. En même temps l'armée de Victor remplaçait la garde sur les hauteurs de Studzianka.

Jusque-là tout allait bien. Mais Victor, en passant

dans Borizof, y avait laissé Partouneaux et sa division. Ce général devait arrêter l'ennemi en arrière de cette ville, chasser devant lui les nombreux traîneurs qui s'y étaient abrités, et rejoindre Victor avant la fin du jour. Partouneaux voyait pour la première fois le désordre de la Grande Armée. Il voulut, comme Davout au commencement de la retraite, en cacher la trace aux yeux des cosaques de Kutusof, qui le suivaient. Cette vaine tentative, les attaques de Platof par le grand chemin d'Orcha, et celles de Tchitchakof par le pont brûlé de Borizof, le retinrent dans cette ville jusqu'à la fin du jour.

Il se préparait à en sortir quand l'ordre lui vint d'y passer la nuit. Ce fut l'Empereur qui le lui envoya. Napoléon crut sans doute par là fixer toute l'attention des trois généraux russes sur Borizof, et que Partouneaux, les retenant sur ce point, lui donnerait le temps d'effectuer tout son passage.

Mais Wittgenstein avait laissé Platof suivre l'armée française sur le grand chemin ; lui s'était dirigé plus à droite. Il déboucha le même soir des hauteurs qui bordent la Bérézina entre Borizof et Studzianka, coupa la route qui joint ces deux points, et s'empara de tout ce qui s'y trouvait. Une foule de traîneurs, en refluant sur Partouneaux, lui apprirent qu'il était séparé du reste de l'armée.

Partouneaux n'hésita point. Quoiqu'il n'eût avec lui que trois canons et trois mille cinq cents combattants, il se décida sur-le-champ à se faire jour, fit ses dispositions, et se mit en marche. Il eut d'a-

bord à s'avancer sur une route glissante, encombrée de bagages et de fuyards, contre un vent violent soufflant en face, et au travers d'une nuit obscure et glaciale. Bientôt le feu de plusieurs milliers d'ennemis, qui bordaient les hauteurs à sa droite, vint s'ajouter à ces obstacles. Tant qu'il ne fut attaqué que de côté, il poursuivit ; mais bientôt ce fut en face, par des troupes nombreuses, bien postées et dont les boulets traversaient de tête en queue sa colonne.

Cette malheureuse division se trouvait alors engagée dans un bas-fond ; une longue file de cinq à six cents voitures embarrassait tous ses mouvements ; sept mille traîneurs effarés, et hurlant de terreur et de désespoir, se ruaient dans ses faibles lignes. Ils les brisaient, faisaient flotter ses pelotons, et entraînaient à chaque instant dans leur désordre de nouveaux soldats qui se décourageaient. Il fallut rétrograder pour se rallier et reprendre une meilleure position ; mais en reculant on rencontra la cavalerie de Platof.

Déjà la moitié de nos combattants avait succombé, et les quinze cents soldats qui restaient se sentaient entourés par trois armées et un fleuve.

Dans cette situation, un parlementaire vint, au nom de Wittgenstein et de cinquante mille hommes, ordonner aux Français de se rendre. Partouneaux repousse cette sommation ! Il appelle dans ses rangs ses traîneurs encore armés : il veut tenter un dernier effort, et s'ouvrir, vers les ponts de Stud-

zianka, une route sanglante ; mais ces hommes, naguère si braves, alors dégradés par la misère, ne surent plus faire usage de leurs armes. En même temps le général de son avant-garde lui annonce que les ponts de Studzianka sont en feu : un aide de camp, nommé Rochez, en avait fait le rapport ; il prétendait les avoir vus brûler. Partouneaux crut à cette fausse nouvelle ; car, en fait de malheurs, l'infortune est crédule.

Il se jugea abandonné, livré ; et comme la nuit, l'encombrement et la nécessité de faire face de trois côtés séparaient ses faibles brigades, il fait dire à chacune d'elles de tenter de s'écouler, à la faveur des ombres, le long des flancs de l'ennemi. Pour lui, avec une de ces brigades réduite à quatre cents hommes, il s'élève sur les hauteurs boisées et à pic qui sont à sa droite, espérant traverser dans l'obscurité l'armée de Wittgenstein, lui échapper, rejoindre Victor, ou tourner la Bérézina par ses sources.

Mais partout où il se présente, il rencontre des feux ennemis, et il se détourne encore ; il erre au hasard pendant plusieurs heures, dans des plaines de neige, au travers d'un ouragan impétueux. Il voit, à chaque pas, ses soldats saisis de froid, exténués de faim et de fatigue, tomber à demi morts dans les mains de la cavalerie russe, qui le poursuit sans relâche.

Cet infortuné général luttait encore contre le ciel, contre les hommes et contre son propre désespoir, quand il sentit la terre même manquer sous ses

pieds. En effet, trompé par la neige, il s'était engagé sur la glace, encore trop fable, d'un lac prêt à l'engloutir ; alors seulement il cède et rend ses armes !

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, ses trois autres brigades, de plus en plus resserrées sur la route, y perdaient l'usage de leurs mouvements. Elles retardèrent leur perte jusqu'au lendemain, d'abord en combattant, puis en parlementant ; mais alors elles succombèrent à leur tour : une même infortune les réunit à leur général.

De toute cette division, un seul bataillon échappa : il avait été laissé le dernier dans Borizof. Il en sortit au travers des Russes de Platof et de Tchitchakof qui opéraient dans cette ville, et dans cet instant même, la jonction des armées de Moscou et de Moldavie. Ce bataillon semblait devoir succomber le premier, étant seul et séparé de sa division ; ce fut ce qui le sauva. De longues files d'équipages et de soldats débandés fuyaient vers Studzianka sur plusieurs directions ; entraîné par l'une de ces foules, se trompant de route, et laissant à sa droite le chemin que suivait l'armée, le chef de ce bataillon se glisse jusque sur les bords du fleuve, se plie à tous ses contours, et, protégé par le combat de ses compagnons moins heureux, par l'obscurité, par les difficultés mêmes du terrain, il s'écoule en silence, échappe à l'ennemi, et vient confirmer à Victor la perte de Partouneaux.

Quand Napoléon apprit cette nouvelle, saisi de

douleur, il s'écria : « Faut-il donc, lorsque tout « semblait sauvé comme par miracle, que cette dé- « fection vienne tout gâter ! » L'expression était injuste, mais la douleur la lui arracha, soit qu'il prévît que Victor affaibli ne pourrait résister assez longtemps le lendemain, soit qu'il tint à honneur de n'avoir laissé dans toute sa retraite, entre les mains de l'ennemi, que des traîneurs et point de corps armé et organisé. En effet, cette division fut la première et la seule qui mit bas les armes !

Ce succès encouragea Wittgenstein. En même temps deux jours de tâtonnements, le rapport d'un prisonnier, et surtout la reprise de Borizof par Platof, avaient éclairé Tchitchakof. Dès lors les trois armées russes, du nord, de l'est et du midi se sentirent réunies ; les chefs communiquèrent entre eux. Wittgenstein et Tchitchakof étaient jaloux l'un de l'autre, mais ils nous détestaient encore plus ; la haine fut leur lien et non l'amitié. Ces généraux se trouvèrent donc prêts à attaquer à la fois les ponts de Studzianka par les deux rives du fleuve.

C'était le 28 novembre. La Grande Armée avait eu deux jours et deux nuits pour s'écouler ; il devait être trop tard pour les Russes. Mais le désordre régnait chez les Français et les matériaux avaient manqué aux deux ponts : deux fois, dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures ; il se brisa une troisième fois, le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traîneurs dispersés dans

les bois et dans les villages environnants, n'avaient pas profité de la première nuit ; et le 27, quand le jour avait reparu, tous s'étaient présentés à la fois pour passer les ponts.

Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut comme un signal : ils accoururent de toutes parts ; ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit en un instant une masse profonde, large et confuse d'hommes, de chevaux et de chariots, assiéger l'étroite entrée des ponts, qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que charriait la Bérézina. Il s'élevait de cette immense et horrible cohue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une grande clameur, mêlée de gémissements et d'affreuses imprécations.

Les efforts de Napoléon et de ses premiers lieutenants pour sauver ces hommes éperdus, en rétablissant l'ordre parmi eux, furent longtemps inutiles. Le désordre avait été si grand que, vers deux heures, quand l'Empereur s'était présenté à son tour, il avait fallu employer la force pour lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers de la garde et Latour-Maubourg, renoncèrent, par pitié, à se faire jour au travers de ces malheureux.

Le hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois et à une lieue de Studzianka, reçut le quartier impérial. Eblé venait alors de faire le dénombrement des bagages dont la rive était couverte. Il prévint

l'Empereur que six jours ne suffiraient pas pour que tant de voitures pussent s'écouler. Ney était présent ; il s'écria « qu'il les fallait donc brûler « sur-le-champ ! » Mais Berthier, poussé par le mauvais génie qui habite les cours, s'y opposa. Il assura qu'on était loin d'être réduit à cette extrémité. L'Empereur se plut à le croire par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus, et par ménagement pour tant d'hommes, dont il se reprochait le malheur, et dont ces voitures renfermaient les vivres et la fortune.

Dans la nuit du 27 au 28 le désordre cessa par un désordre contraire. Les ponts furent abandonnés, le village de Studzianka attira tous ces traîneurs : en un instant il fut dépecé, il disparut, et fut converti en une infinité de bivouacs. Le froid et la faim y fixèrent tous ces malheureux. Il fut impossible de les en arracher. Toute cette nuit fut encore perdue pour leur passage.

Cependant Victor, avec six mille hommes, les défendait contre Wittgenstein. Mais dès les premières lueurs du 28, quand ils virent ce maréchal se préparer à un combat, lorsqu'ils entendirent le canon de Wittgenstein tonner sur leur tête, et celui de Tchitchakof gronder en même temps sur l'autre rive, alors ils se levèrent tous à la fois, ils descendirent, il se précipitèrent en tumulte, et revinrent assiéger les ponts.

Leur terreur était fondée : le dernier jour de beaucoup de ces malheureux était venu. Wittgenstein

et Platof, avec quarante mille Russes de l'armée du nord et de l'est, attaquaient les hauteurs de la rive gauche, que Victor, réduit à six mille hommes, défendait. En même temps, sur la rive droite, Tchitchakof, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stachowa contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes, que soutenaient l'*escadron sacré* ainsi que la vieille et la jeune garde, alors composées de trois mille huit cents baïonnettes, et neuf cents sabres.

Les deux armées russes prétendaient se saisir à la fois des deux issues des ponts, et de tout ce qui n'aurait pas pu se jeter au delà des marais de Zembin. Plus de soixante mille hommes, bien vêtus, bien nourris et complètement armés, en assaillaient dix-huit mille à demi nus, mourant de faim, séparés par une rivière, environnés de marais, enfin embarrassés par plus de cinquante mille traîneurs, malades ou blessés, et par une énorme masse de bagages. Depuis deux jours le froid et la misère étaient tels que la vieille garde avait perdu le tiers de ses combattants, et la jeune garde la moitié.

Ce fait et le malheur de la division Partouneaux expliquent l'effrayante réduction du corps de Victor ; et cependant, ce maréchal tint Wittgenstein, pendant toute cette journée du 28. Pour Tchitchakof, il fut battu. Le maréchal Ney et ses huit mille Français, Suisses, et Polonais, suffirent contre vingt-sept mille Russes !

L'attaque de l'amiral fut lente et molle. Son canon balaya la route, mais il n'osa point suivre ses boulets, et pénétrer par la trouée qu'ils firent dans nos rangs. Pourtant, devant sa droite, la légion de la Vistule plia sous l'effort d'une forte colonne. Oudinot, Dombrowski et Albert furent alors blessés ; bientôt Claparède et Kosikowski éprouvèrent le même sort ; on devint inquiet. Mais Ney accourut ; il lança, tout au travers des bois et sur le flanc de cette colonne russe, Doumerc et sa cavalerie, qui la défoncèrent, lui prirent deux mille hommes, sabrèrent le reste, et décidèrent, par cette charge vigoureuse, du combat qui traînait indécis.

Tchitchakof, vaincu par Ney, fut repoussé dans Stachowa. La plupart des généraux du deuxième corps furent atteints ; car moins ils avaient de troupes, plus il fallait qu'ils payassent de leur personne. On vit beaucoup d'officiers prendre les fusils et la place de leurs soldats blessés.

Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide de camp de Berthier, fut remarquée. Une balle le tua roide. C'était un de ces officiers de mérite, mais trop ardents, qui se prodiguent, et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant.

Pendant ce combat, Napoléon, à la tête de sa garde, resta en réserve à Brilowa, couvrant l'issue des ponts, entre les deux batailles, mais plus près de celle de Victor. Ce maréchal, attaqué dans une position très périlleuse, et par une force quadruple de la sienne, perdait peu de terrain. Son corps d'ar-

mée, mutilé par la prise de la division Partouneaux, avait sa droite appuyée au fleuve. Une batterie de l'Empereur, placée sur l'autre rive, la soutenait. Un ravin protégeait son front ; sa gauche était en l'air, sans appui, et comme perdue dans la plaine haute de Studzianka.

La première attaque de Wittgenstein ne se fit qu'à dix heures du matin, le 28, en travers de la route de Borizof et le long de la Bérézina, qu'il s'efforçait de remonter jusqu'au passage : mais l'aile droite française l'arrêta, et le tint longtemps hors de portée des ponts. Alors Wittgenstein, se déployant, étendit le combat sur tout le front de Victor, mais sans succès. Une de ses colonnes d'attaque voulut traverser le ravin ; elle fut assaillie et détruite.

Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité ; il déborda l'aile gauche française. Tout alors eût été perdu sans un effort mémorable de Fournier et le dévouement de Latour-Maubourg. Ce général passait les ponts avec sa cavalerie. Il aperçut le danger, et revint aussitôt sur ses pas. De son côté Fournier s'élance à la tête de deux régiments hessois et badois ; l'aile droite russe, déjà victorieuse, s'arrête ; elle attaquait, il la force à se défendre, et trois fois les rangs ennemis sont enfoncés par trois charges sanglantes.

La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes du duc de Bellune ! Ce maréchal resta mai-

tre des hauteurs de Studzianka, préservant encore les ponts des baïonnettes russes, mais ne pouvant les cacher à l'artillerie de leur aile gauche.

Pendant toute cette journée la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite ; encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils ses avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces infortunés avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos : ils furent le signal d'un désespoir universel !

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes ! Suivant leurs différents caractères, les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore ; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasaient. Dans leur odieuse avarice,

ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau !

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés ; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient ; déjà submergées, leurs bras roidis les tenaient encore au-dessus d'elles !

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit ! La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder : le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente roide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux

qui se trouvèrent surpris entre elles, puis, s'entrechoquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus, poussés sur ces obstacles, s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption !

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres ; on n'entendait que des cris de douleur et de rage ! Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour ; elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher ; mais emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas, d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait !

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes,

d'enfants renversés, à demi étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés ; mais à chaque moment, un cheval abattú, une planche brisée ou déplacée arrêtaít tout.

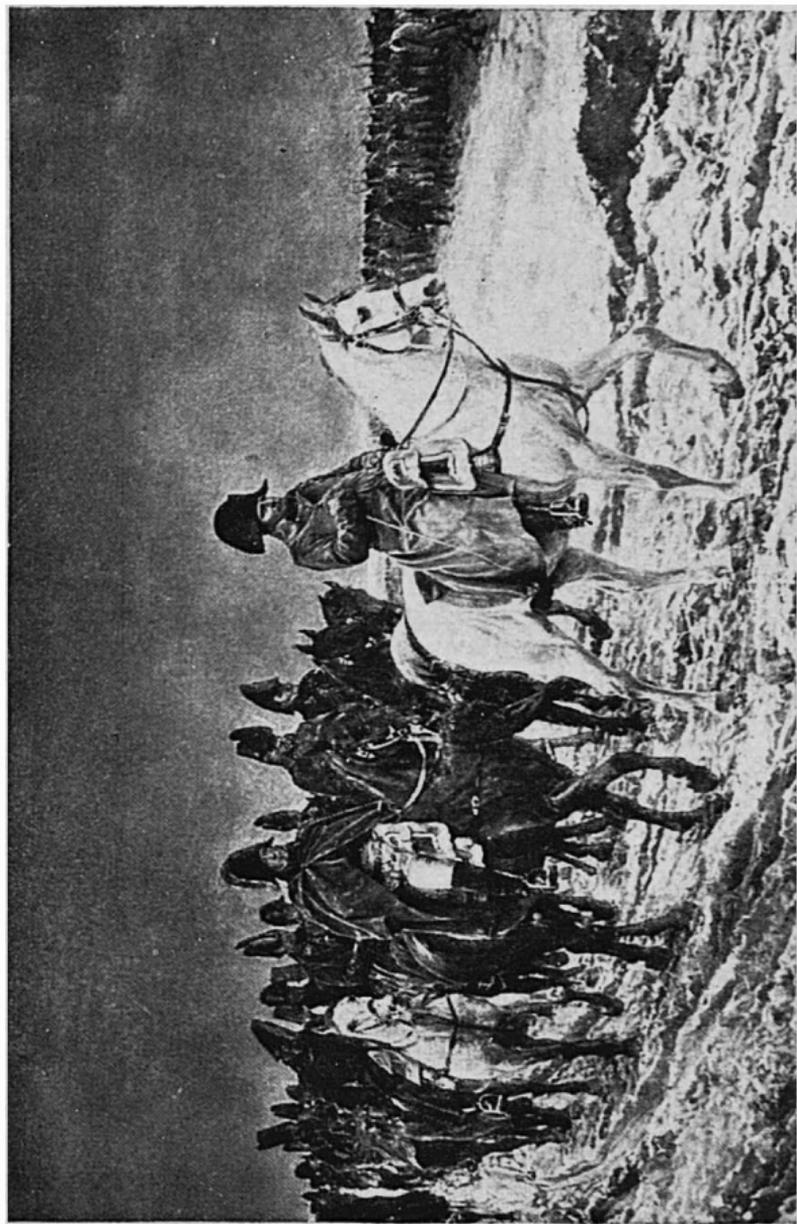
Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors, dans cette colonne de désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés !

Mais d'un autre côté que de nobles dévouements ! et pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les décrire ? C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés ! Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles : ils veillent sur les corps mourants de leurs officiers, qui se sont confiés à leurs soins ; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut ; ils s'y refusent, et, plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage !

Au-dessus du premier passage, pendant que le jeune Lauriston se jette dans le fleuve pour exécuter plus promptement les ordres de son souverain, un frêle batelet de bouleau, chargé d'une mère et de ses deux enfants, sombra sous les glaces ; un artilleur, qui luttait comme les autres sur le pont pour s'ouvrir un passage, s'en aperçut ; tout d'un coup, s'oubliant lui-même, il se précipite, s'efforce, et parvient enfin à sauver l'une de ces trois victimes. C'était le plus jeune des deux enfants ; l'infortuné appelait sa mère avec des cris de désespoir, et l'on entendait le brave canonnier lui dire, en l'emportant dans ses bras, « qu'il ne pleurât point, qu'il ne l'avait pas sauvé de l'eau pour l'abandonner sur le rivage, qu'il ne le laisserait manquer de rien, qu'il serait son père et sa famille ! »

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur la neige, qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et de clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée, au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studzianka, la multitude, engourdie par le froid ou trop attachée



**La retraite de Napoléon de Moscou.**  
*(D'après le tableau de Meissonier.)*

à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. Le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Eblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait ; il y en eut qui s'élançèrent, tête baissée, au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux : brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires ! Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets ; le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Eblé, et, sans avoir remporté la victoire, il en recueillit les fruits.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la Grande Armée ne formaient plus, sur l'autre rive, qu'une masse informe, qui se déroulait confusément, en s'écoulant vers Zembin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs pentes,

forment un vaste marécage. L'armée le traversa sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.

Ces ponts magnifiques, faits de sapin résineux commençaient à quelques werstes du passage. Tchaplitz les avait occupés pendant plusieurs jours. Un abatis et des tas de bourrées, d'un bois combustible et déjà sec, étaient couchés à leur entrée, comme pour lui indiquer ce qu'il avait à en faire. Il n'aurait d'ailleurs fallu que le feu de la pipe de l'un de ses cosaques pour incendier ces ponts. Dès lors tous nos efforts et le passage de la Bérézina eussent été inutiles. Pris entre ces marais et le fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abri, au milieu d'un ouragan insupportable, la Grande Armée et son Empereur eussent été forcés de se rendre sans combat !

Dans cette position désespérée, où la France entière semblait devoir être prise en Russie, où tout était contre nous et pour les Russes, ceux-ci ne firent rien qu'à demi. Kutusof n'arriva sur le Dnieper, à Kopis, que le jour où Napoléon abordait la Bérézina ; Wittgenstein se laissa contenir pendant le temps nécessaire ; Tchitchakof fut défait ; et sur quatre-vingt mille hommes, Napoléon réussit à en sauver soixante mille.

Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri, et à la tête de sa garde, dont la tourmente avait

détruit le tiers. Le jour, elle prenait les armes et restait rangée en bataille ; la nuit, elle bivouaquait en carré autour de son chef ; là, ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur les genoux et la tête sur leurs mains, sommeillant ainsi repliés sur eux-mêmes, pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leurs estomacs.

Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Eblé pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible. Lui-même enfin dirigea ces restes vers Zembin, où le prince Eugène l'avait précédé.

On remarqua que l'Empereur commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route, comme s'ils eussent encore eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume : il commençait le détail de ses pertes ; mais Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénérassent en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots : « Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon « calme ? » Et comme ce maréchal persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche : « Je vous demande, Monsieur, pourquoi « vous voulez m'ôter mon calme ! » Mot qui, dans

son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres.

Autour de lui, pendant ces mortels jours, chaque bivouac fut marqué par une foule de morts. Là étaient réunis des hommes de tous les états, de tous les grades, de tous les âges, ministres, généraux, administrateurs. On y remarque surtout un ancien grand seigneur de ces temps, bien passés, où régnait souverainement une grâce légère et brillante. On voyait cet officier général de soixante ans, assis sur un tronc d'arbre couvert de neige, s'occuper avec une imperturbable gaieté, dès que le jour revenait, des détails de sa toilette : au milieu de cet ouragan, il faisait parer sa tête d'une frisure élégante et poudrée avec soin, se jouant ainsi de tous les malheurs et de tous les éléments déchaînés qui l'assiégeaient.

Près de lui, des officiers d'armes savantes dissertaient encore. Dans notre siècle, que quelques découvertes encouragent à tout expliquer, ceux-là, au milieu des souffrances aiguës que leur apportait le vent du nord, cherchaient la cause de sa constante direction.

Quelques autres de ces officiers remarquaient avec une curieuse attention la cristallisation régulière et hexagonale de chacune des parcelles de neige qui couvraient leurs vêtements.

Le phénomène des parélies ou des apparitions simultanées de plusieurs images du soleil, que des aiguilles de glace, suspendues dans l'atmosphère, réfléchirent à leurs yeux, fut encore le sujet de leurs

observations, et vint plusieurs fois les distraire de leurs souffrances.

Le 29, l'Empereur quitta les bords de la Bérézina, poussant devant lui la foule des hommes débandés, et marchant avec le neuvième corps déjà désorganisé. La veille, le deuxième, le neuvième corps et la division Dombrowski présentaient un ensemble de quatorze mille hommes; et, à l'exception d'environ six mille, le reste n'avait plus forme de division, de brigade, ni de régiment.

La nuit, la faim, le froid, la chute d'une foule d'officiers, la perte des bagages laissés de l'autre côté du fleuve, l'exemple de tant de fuyards, celui, bien plus rebutant, des blessés qu'on abandonnait sur les deux rives, et qui se roulaient de désespoir sur une neige ensanglantée, tout enfin les avait désorganisés : ils s'étaient perdus dans la masse confuse qui arrivait de Moscou.

C'était encore soixante mille hommes, mais sans ensemble. Tous marchaient pêle-mêle, cavalerie, fantassins, artilleurs, Français et Allemands ; il n'y avait plus ni aile, ni centre. L'artillerie et les voitures roulaient au travers de cette foule confuse, sans autre instruction que celle d'avancer autant que possible.

Sur cette chaussée, tantôt étroite, tantôt montueuse, on s'écrasait à tous les défilés, pour se disperser ensuite partout où l'on espérait trouver un asile, ou quelques aliments. Ce fut ainsi que Napoléon arriva à Kamen ; il y coucha avec les prison-

niers du jour précédent, qu'on parqua. Ces malheureux, après avoir dévoré jusqu'à leurs morts, périrent presque tous de faim et de froid.

Le 30, il fut à Pleszczénitzzy. Le duc de Reggio, blessé, s'y était retiré la veille avec environ quarante officiers et soldats. Il s'y croyait en sûreté, quand tout à coup le russe Landskoy, avec cent cinquante hussards, quatre cents cosaques, et deux canons, pénétra dans ce bourg, et en remplit toutes les rues.

La faible escorte d'Oudinot était dispersée. Le maréchal se vit réduit à se défendre, lui dix-huitième, dans une maison de bois ; mais ce fut avec tant d'audace et de bonheur, que l'ennemi étonné s'inquiéta, sortit de la ville, et s'établit sur une hauteur, d'où il ne l'attaqua plus qu'avec son canon. La destinée trop persévérante de ce brave maréchal voulut que, dans cette échauffourée, il fût encore blessé d'un éclat de bois.

Deux bataillons westphaliens, qui précédaient l'Empereur, parurent enfin, et le dégagèrent, mais tard, et après que ces Allemands et l'escorte du duc de Reggio, qui ne se reconnurent pas d'abord, se furent considérés avec une longue incertitude et une vive anxiété.

Le 3 décembre Napoléon arriva dans la matinée à Malodeczno. C'était le dernier point sur lequel Tchitchakof aurait pu le prévenir. Quelques vivres s'y trouvaient, le fourrage y était abondant, la journée belle, le soleil brillant, le froid supportable.

Enfin les courriers, qui manquaient depuis longtemps, y arrivèrent tous à la fois. Les Polonais furent aussitôt dirigés sur Varsovie par Olita, et les cavaliers à pied par Merecz sur le Niémen ; le reste dut suivre la grande route qu'on venait de rejoindre.

Jusque-là Napoléon semblait n'avoir pas conçu le projet de quitter son armée. Mais, vers le milieu de ce jour, il annonça tout à coup à Daru et à Durroc sa résolution de partir incessamment pour la France.

Daru n'en reconnut pas la nécessité. Il objecta « que les communications étaient rouvertes et les « grands dangers passés ; qu'à chaque pas rétro- « grade, il allait rencontrer les renforts que lui « envoyaient Paris et l'Allemagne. » Mais l'Empereur répliqua « qu'il ne se sentait plus assez fort « pour laisser la Prusse entre lui et la France. Pour- « quoi fallait-il qu'il restât à la tête d'une déroute ? « Murat et Eugène suffiraient pour la diriger, et « Ney pour la couvrir ;

« Qu'il était indispensable qu'il retournât en « France pour la rassurer, pour l'armer, pour conte- « nir de là tous les Allemands dans leur fidélité ; « enfin pour revenir avec des forces nouvelles et « suffisantes, au secours des restes de sa Grande « Armée.

« Mais avant d'atteindre ce but, ne fallait-il pas « qu'il traversât seul quatre cents lieues de terres « alliées ; et, pour le faire sans danger, que sa réso-

« lution y fût imprévue, son passage ignoré, le bruit  
 « du désastre de sa retraite encore incertain ; qu'il  
 « en précédât la nouvelle, l'effet qu'elle y pourrait  
 « produire, et toutes les défections qui pourraient  
 « en résulter ? Il n'avait donc pas de temps à  
 « perdre, et le moment de son départ était venu ! »

Il n'hésita que sur le choix du chef qu'il laisserait à l'armée. C'était entre Murat et Eugène qu'il balançait. Il aimait la sagesse et le dévouement de celui-ci. Mais Murat avait plus d'éclat, et il s'agissait d'imposer. Eugène resterait avec ce monarque ; son âge, son rang inférieur répondraient de sa soumission, et son caractère de son zèle. Il en donnerait l'exemple aux autres maréchaux.

Enfin Berthier, le canal tant accoutumé de tous les ordres et de toutes les récompenses impériales, demeurerait encore avec eux. Il n'y aurait donc rien de changé dans la forme ni dans l'organisation ; et cette disposition, en annonçant son prompt retour, contiendrait à la fois dans leur devoir les plus impatients des siens, et dans une crainte salutaire les plus ardents de ses ennemis.

Tels furent les motifs de Napoléon. Caulaincourt reçut aussitôt l'ordre de préparer en secret ce départ. Le lieu qu'on lui assigna fut Smorgony, et son époque la nuit du 5 au 6 décembre.

Quoique Daru ne dût point accompagner Napoléon, et qu'on lui laissât la lourde charge de l'administration de l'armée, il écouta en silence, n'ayant rien à objecter contre des motifs si puissants ; mais

il n'en fut pas de même de Berthier. Ce vieillard affaibli, et qui, depuis seize années n'avait pas quitté Napoléon, se révolta à l'idée de cette séparation.

La scène secrète qui en résulta fut violente. L'Empereur s'indigna de sa résistance. Dans son emportement, il lui reprocha les bienfaits dont il l'avait comblé : l'armée, lui dit-il, avait besoin de la réputation qu'il lui avait faite, et qui n'était qu'un reflet de la sienne. Au reste, il lui donnait vingt-quatre heures pour se décider ; après quoi, s'il persévérât, il pourrait partir pour ses terres, où il lui ordonnait de rester, en lui interdisant pour jamais Paris et sa présence. Le lendemain, 4 décembre, Berthier, s'excusant de son refus sur son âge et sur sa santé affaiblie, lui apporta une triste résignation.

Mais, à l'instant même où Napoléon décidait son départ, l'hiver devenait terrible, comme si le ciel moscovite, le voyant près de lui échapper, eût redoublé de rigueur pour l'accabler et nous détruire ! Ce fut au travers de vingt-six degrés de froid que nous atteignîmes, le 4 décembre, Bienitza.

L'Empereur avait laissé le comte de Lobau et plusieurs centaines d'hommes de sa vieille garde à Malodeczno. C'était là que la route de Zembin rejoignait le grand chemin de Minsk à Vilna. Il fallait garder cet embranchement jusqu'à l'arrivée de Victor, qui le défendrait à son tour jusqu'à celle de Ney ; car c'était encore à ce maréchal et au deuxième corps commandé par Maison que l'arrière-garde avait été confiée.

Le soir du 29 novembre, jour où Napoléon quitta les bords de la Bérézina, Ney et les deuxième et troisième corps, réduits à trois mille soldats, avaient passé les longs ponts qui mènent à Zembin, en laissant, à leur entrée, Maison et quelques centaines d'hommes pour les défendre et les brûler.

Tchitchakof attaqua tard, mais vivement, et non seulement à coups de fusil mais à la baïonnette ; il fut repoussé. Maison faisait en même temps charger les longs ponts de ces bourrées dont Tchaplitz, quelques jours plus tôt, avait négligé l'emploi. Dès que tout fut prêt, l'ennemi entièrement dégoûté du combat, et la nuit et les bivouacs bien établis, il passa rapidement le défilé et y fit mettre le feu. En peu d'instantes ces longues chaussées tombèrent en cendres dans leurs marais, que la gelée n'avait point encore rendus praticables.

Ces fondrières arrêtaient l'ennemi et le forcèrent à se détourner. Aussi, pendant le jour suivant, la marche de Ney et de Maison fut-elle tranquille. Mais le surlendemain, 1<sup>er</sup> décembre, comme ils arrivaient en vue de Pleszczénitz, voilà qu'ils aperçoivent toute la cavalerie ennemie qui accourt et qui pousse à leur droite Doumerc et ses cuirassiers. En un instant ils sont débordés et attaqués de toutes parts.

En même temps Maison voit le village par où il doit se retirer tout rempli de traîneurs. Il envoie leur crier de fuir promptement ; mais ces malheureux, affamés, n'écoutant, ne voyant rien, refusent

de quitter leurs repas commencés, et bientôt Maison fut repoussé sur eux dans Pleszczénitz. Alors seulement, à la vue de l'ennemi et au bruit des obus, tous ces infortunés s'ébranlent à la fois ; ils se précipitent, ils affluent de toutes parts dans la grande rue qu'ils encombrent.

Maison et sa troupe se trouvèrent tout à coup comme perdus au milieu de cette foule effarée qui les pressait, qui les étouffait, et leur ôtait jusqu'à l'usage de leurs armes. Ce général n'eut d'autre ressource que de recommander aux siens de rester serrés et immobiles, et d'attendre que le flot se fût écoulé. La cavalerie ennemie joignit alors cette masse et s'y embourba ; elle n'y put pénétrer que lentement et à force de tuer.

Enfin la cohue s'étant dissipée découvrit aux Russes Maison et ses soldats qui les attendaient de pied ferme. Mais, en fuyant, cette foule avait entraîné dans son désordre une partie de nos combattants. Maison dans une plaine rase, et avec sept à huit cents hommes devant des milliers d'ennemis, perdit tout espoir de salut : déjà même il ne cherchait plus qu'à gagner un bois pour y vendre plus chèrement sa vie, quand il en vit sortir dix-huit cents Polonais, troupe toute fraîche, que Ney avait rencontrée et qu'il amenait à son secours. Ce renfort arrêta l'ennemi et assura la retraite jusqu'à Malodeczno.

Le 4 décembre, vers quatre heures du soir, Ney et Maison aperçurent ce bourg, d'où Napoléon était parti le matin même. Tchaplitz les suivait de près.

Il ne restait plus à Ney que six cents hommes. La faiblesse de cette arrière-garde, l'approche de la nuit, et la vue d'un abri excitèrent l'ardeur du général russe : son attaque fut pressante. Ney et Maison, sentant bien qu'ils mourraient de froid sur la grande route, s'ils se laissaient pousser au delà de ce cantonnement, préférèrent périr en le défendant.

Ils s'arrêtèrent à son entrée, et, comme leurs chevaux d'artillerie étaient mourants, ils ne songèrent plus à sauver leurs canons, mais à en écraser, pour la dernière fois, l'ennemi : c'est pourquoi ils mirent en batterie tout ce qui leur restait et firent un feu terrible. La colonne d'attaque de Tchaplitz en fut toute brisée ; elle s'arrêta. Mais ce général, usant de sa supériorité, détourna une partie de ses forces vers une autre entrée ; et déjà ses premières troupes avaient franchi les enclos de Malodeczno, quand tout à coup elles y rencontrèrent un autre combat.

Le bonheur voulut que Victor, avec environ quatre mille hommes, restes du neuvième corps, occupât encore ce village. L'acharnement y fut extrême : on s'enleva plusieurs fois, de part et d'autre, les premières maisons. Des deux côtés on combattit moins pour la gloire que pour se conserver ou s'arracher un refuge contre un froid meurtrier. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que les Russes y renoncèrent, et qu'à demi gelés ils allèrent en chercher un autre dans les villages environnants.

Le lendemain 5 décembre, Ney et Maison crurent que le duc de Bellune les remplacerait à l'arrière-garde ; mais ils s'aperçurent que ce maréchal suivant ses instructions, s'était retiré, et qu'ils étaient seuls dans Malodeczno avec soixante hommes ; tout le reste avait fui : leurs soldats, que jusqu'au dernier moment les Russes n'avaient pu vaincre, l'atrocité du climat les avait vaincus ; les armes leur tombaient des mains, et eux-mêmes tombaient à quelques pas de leurs armes !

Maison, en qui une grande force d'âme s'alliait, dans une juste proportion, à une grande force de corps, ne s'étonna point : il continua sa retraite jusqu'à Bienitza, ralliant à chaque pas des hommes qui lui échappaient sans cesse, mais enfin marquant encore, avec quelques baïonnettes, l'arrière-garde, Il n'en fallut pas davantage ; car les Russes, glacés eux-mêmes, et forcés de se disperser avant la nuit dans les habitations voisines, n'osaient en sortir qu'au grand jour. Alors ils recommençaient à nous suivre, mais sans attaquer ; car, à l'exception de quelques efforts engourdis, la violence de la température ne permettait de s'arrêter, ni pour préparer une attaque, ni pour si défendre.

Cependant Ney, surpris du départ de Victor, l'avait rejoint ; il s'était efforcé de l'arrêter ; mais le duc de Bellune, ayant l'ordre de se retirer, s'y était refusé. Ney lui avait alors demandé ses troupes, s'offrant de le remplacer dans son commandement ; mais Victor n'avait voulu ni céder ses soldats,

ni prendre sans ordre l'arrière-garde. Dans cette altercation, le prince de la Moskowa s'emporta, dit-on, avec une violence excessive, dont la froideur de Victor ne s'émut guère. Enfin un ordre de l'Empereur intervint : Victor fut chargé de soutenir la retraite, et Ney appelé à Smorgony.

Napoléon venait d'y arriver au milieu d'une foule de mourants, dévoré de chagrin, mais ne laissant percer aucune émotion à la vue des souffrances de ces malheureux, qui, de leur côté, ne lui faisaient entendre aucun murmure. Il est vrai qu'une sédition était impossible : c'eût été un effort de plus, et toutes les forces de chacun étaient employées à combattre la faim, le froid et la fatigue ; il eût d'ailleurs fallu de l'ensemble, s'accorder, s'entendre, et la famine et tant de fléaux séparaient et isolaient, en concentrant chacun tout entier en lui-même. Bien loin de s'épuiser en provocations, en plaintes même, on marchait silencieux, réservant tous ses moyens contre une nature ennemie, distrait de toute autre idée par une action, par une souffrance continuelles. Les besoins physiques absorbaient toutes les forces morales : on vivait ainsi machinalement dans ses sensations, restant soumis encore par souvenir, par suite d'impressions reçues dans un meilleur temps, et beaucoup par un honneur, par un amour de la gloire, exalté par vingt ans de triomphes, et dont la chaleur survivait et combattait encore.

L'autorité des chefs était d'ailleurs restée entière

et respectée, parce qu'elle avait toujours été toute paternelle, et que les dangers, les triomphes, les maux, avaient toujours été en commun. C'était une famille malheureuse, dont le chef était peut-être le plus à plaindre. Ainsi l'Empereur et la Grande Armée gardaient l'un envers l'autre un triste et noble silence : on était à la fois trop fier pour se plaindre, et trop expérimenté pour n'en pas sentir l'inutilité.

Cependant Napoléon entre précipitamment dans son dernier quartier général ; il y achève ses dernières instructions, et le vingt-neuvième et dernier bulletin de son armée expirante. Des précautions furent prises dans son appartement intérieur pour que, jusqu'au lendemain, rien de ce qui allait s'y passer ne transpirât.

Mais le pressentiment d'un dernier malheur saisit ses officiers ; tous auraient voulu le suivre. Ils étaient affamés de revoir la France, de se retrouver au sein de leurs familles, et de fuir cet atroce climat ; mais aucun n'osait en témoigner le désir : le devoir et l'honneur les retenaient.

Pendant qu'ils feignaient un repos qu'ils étaient loin de goûter, la nuit et l'instant que l'Empereur avait désignés pour déclarer aux chefs de l'armée sa résolution, arrivèrent. Tous les maréchaux furent appelés. A mesure qu'ils entrèrent, il les prit chacun en particulier, et d'abord il les gagna à son projet par des épanchements de confiance.

C'est ainsi qu'en apercevant Davout, on le vit

aller au-devant de lui, et lui demander pourquoi il ne le voyait plus, s'il l'avait abandonné ! Et sur ce que Davout répond, qu'il croyait lui déplaire, l'Empereur s'expliqua doucement, accueillit ses réponses, lui confia jusqu'au chemin qu'il croyait devoir prendre, et reçut ses conseils sur ce détail.

Il fut caressant pour tous ; puis, les ayant réunis à sa table, il les loua de leurs belles actions pendant cette campagne ! Pour lui, il ne convint de sa témérité que par ces seuls mots : « Si j'étais né sur le trône, si j'étais un Bourbon, il m'aurait été facile de ne point faire de fautes ! »

Quand le repas fut achevé, il leur fit lire par le prince Eugène son vingt-neuvième bulletin ; après quoi, déclarant hautement ce qu'il avait déjà confié à chacun d'eux, il leur dit : « Que, cette nuit même, il allait partir, avec Duroc, Caulaincourt, et Lobau, pour Paris ; que sa présence y était indispensable pour la France, comme pour les restes de sa malheureuse armée. C'était de là seulement qu'il pourrait contenir les Autrichiens et les Prussiens. Sans doute ces peuples hésiteraient à lui déclarer la guerre, lorsqu'ils le sauraient à la tête de la nation française et d'une nouvelle armée de douze cent mille hommes ! »

Il dit encore : « Qu'il envoyait d'avance Ney à Vilna pour y tout réorganiser ; que Rapp le seconderait et irait ensuite à Dantzick ; Lauriston à Varsovie ; Narbonne à Berlin ; que sa maison resterait à l'armée mais qu'il faudrait faire le

« coup de sabre à Vilna et y arrêter l'ennemi;  
« qu'on y trouverait Loison, de Wrede des ren-  
« forts, des vivres et des munitions de toute espèce;  
« qu'ensuite on prendrait des quartiers d'hiver  
« derrière le Niémen ; qu'il espérait que les Russes  
« ne passeraient pas la Vistule avant son retour. »

« Je laisse, ajouta-t-il enfin, le commandement  
« de l'armée au roi de Naples. J'espère que vous lui  
« obéirez comme à moi, et que le plus grand accord  
« régnera entre vous ! »

Alors il était dix heures du soir ; il se lève,  
et, leur serrant affectueusement les mains, il les  
embrassa tous et partit !

---